

# ÉLÈVES DES JÉSUITES

SOUVENIRS DES COLLÈGES

DE

## LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN FRANCE

(1850-1880)

Par le P. DIDIERJEAN

DE LA MÊME COMPAGNIE

2 forts volumes in-12.....prix franco \$2.00

GUSTAVE LASSEURE

GUSTAVE LASSEURE, NÉ À SAINT-SARDOS (TARN-ET-GARONNE) LE 15 OCTOBRE 1845, ÉLÈVE DE L'ÉCOLE SAINTE-MARIE À TOULOUSE DE 1858 À 1864, ENGAGÉ AUX ZOUAVES PONTIFICAUX À ROME LE 17 OCTOBRE 1868. MORTellement BLESSÉ À L'ATTAQUE DE LA PORTE PIA LE 20 SEPTEMBRE 1870, DÉCÉDÉ À ROME LE 5 OCTOBRE.

Gustave n'avait pas encore dix-sept ans, qu'il voulait déjà courir à la défense du Saint-Père et aller rejoindre à Rome bon nombre de ses disciples enrôlés dans les zouaves pontificaux. Il fallut, pour le retenir au collège, lui représenter la nécessité d'achever ses études dans l'intérêt même de la sainte cause qu'il désirait servir.

C'était un cœur excellent, ardent, généreux, porte aux nobles ambitions; un caractère franc, vif et aimable; surtout une âme remplie de foi et de piété. Tel il se montra à Sainte-Marie, tel déjà il s'était révélé dans son enfance. Au jour de sa première communion, qu'il fit en 1855 au petit séminaire de l'Esquille, se retrouvant après la cérémonie avec son père et sa mère, il n'avait pu que fondre en larmes, leur répétant dans son émotion et dans sa naïve innocence: "Je suis trop heureux!"

Il eut toute sa vie le plus tendre amour pour les pauvres, et quand on lui reprochait son excessive libéralité à leur égard: "Si on ne leur donne rien, répondait-il, comment pourront-ils vivre?"

En 1868, Gustave, au comble de ses vœux, obtint enfin la permission de partir pour Rome et de s'engager dans les zouaves pontificaux. La vie du simple soldat a bien des côtés pénibles pour un débutant: Gustave les connut par expérience. Peu de mois après son arrivée dans la Ville éternelle, il les énumérait dans une lettre à son jeune frère; mais il s'empressait d'ajouter: "On oublie toutes les fatigues et tous les ennuis, lorsqu'on pense qu'on sert le Pape et qu'on défend la plus sainte des causes."

Au premier anniversaire de Mentana, il se trouvait dans la ville de ce nom, et au souvenir de la glorieuse bataille de l'année précédente, il écrivait à un ami: "Avant peu sans doute nous aurons à nous mesurer de nouveau avec les bandes indisciplinées des Garibaldiens. Je ferai alors mon devoir, dussé-je être tué. Mais si j dois survivre, que je serais heureux de mériter dans le combat la décoration de Pie IX! Comme je serais fier plus tard d'en orner mon costume civil!"

Au régiment, son exactitude et son zèle pour l'accomplissement de ses nouveaux devoirs attirèrent sur lui l'attention de ses chefs. "Je suis très content de Monsieur votre fils, mandait M. de Gastbois, son capitaine, à Mme Lasserre: il est porté avec un très bon numéro sur le tableau d'avancement." Il fut en effet nommé caporal, après un temps relativement court, dans ce corps d'élite où les moindres grades ne s'obtenaient guère qu'en campagne.

Ses qualités solides et charmantes, la vigueur de sa foi et l'élevation de son âme lui valurent d'universelles sympathies, et ses camarades du régiment ont rendu à sa vertu les mêmes témoignages que ceux du collège. "Beaucoup ont dû vous dire, écrivait à Mme Lasserre le sergent-major de Brossard, combien Gustave était bon et combien il était apprécié: c'était le meilleur et le plus sûr des amis." Un autre zouave, Edmond Mazabrand, ajoutait: "La ferme vertu de Gustave, sa ferveur religieuse, son dévouement entier à l'Église nous servaient à tous d'exemple."

La pureté de ses mœurs et l'ardeur de sa piété ne se démentirent jamais. Il avait de fréquents entretiens avec le Père de Gerlache, auquel il avait confié le soin de son âme, s'approchait souvent des sacrements, et, comme un croisé des temps antiques, s'efforçait d'honorer par tous ses actes la religion. Le Père de Gerlache pouvait attester en toute vérité, le 15 février 1870, à Mme Lasserre: "Je n'ai qu'à me louer de mes relations avec notre cher caporal; sa conduite satisfait tout le monde."

Pendant cette année 1870, comme s'il eût eu le pressentiment de sa fin prochaine, Gustave eut plus que jamais le souci du progrès de son âme et parut redoubler de piété. Ses camarades le rencontraient souvent dans les églises de Rome; retiré au fond d'une chapelle, il y restait des heures entières à prier, dans un recueillement que rien ne pouvait troubler.

Au commencement de juillet, voyant sa santé éprouvée par les chaleurs, il réclama et obtint un congé pour aller se rétablir en France, et goûter quelques jours les joies du foyer, qui lui demeuraient si chères. Avant de quitter Rome, il désira recevoir la bénédiction du Pape et se présenta à son audience: "Votre famille a-t-elle

besoin de votre présence? lui demanda Pie IX —Non, Saint-Père.—Eh bien, vous n'avez pas encore vu le feu, et vous êtes sans doute impatient de vous battre pour moi. Qui vous dit qu'il ne se passera pas bientôt quelque chose? Si vous voulez rester, vous me ferz plaisir.—Oh! Saint-Père, reprit vivement Gustave, votre désir est en ordre; je reste." Et il sortit du Vatican, au rapport d'un prêtre français témoin de cet entretien, emu, radieux, prêt à tous les sacrifices.

Deux mois plus tard, comme on sait, la révolution italienne profitait des revers de la France pour achever la réalisation de ses desseins impies en s'emparant de Rome. Contre tout droit et sans déclaration de guerre, elle lança le 11 septembre, une armée de soixante-dix mille hommes sur les États pontificaux, qui n'avaient que onze mille défenseurs. Le 12 septembre, quand déjà les événements commençaient, Gustave envoyait à sa famille cette dernière et touchante lettre, qui est comme le testament de son cœur de soldat, de fils, de Français et de catholique.

"Chers parents, l'armée italienne a passé la frontière et s'avance contre nous, Rome est mis en état de siège et peut résister quatre jours. Ce laps de temps écoulé, s'il n'arrive aucun secours du dehors, il faudra, je le crains, nous rendre à l'ennemi qui est dix fois plus nombreux que nous. Nous n'ignorons pas que nous allons à la mort: que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse! Quelle plus belle fin pourrions-nous désirer que celle qu'on trouve en combattant pour la foi?"

"Armés comme nous le sommes, si les Italiens de notre petite armée se comportent comme ils doivent, j'ose dire qu'avant d'être anéantis nous infligerons de cruelles pertes à l'ennemi.

"Hier et cette nuit, des engagements ont eu lieu sur la frontière; on n'en connaît pas le résultat. Aujourd'hui on a reçu de Viterbe cette dépêche du lieutenant-colonel de Charrette: "Je suis à quelques kilomètres de l'ennemi qui arrive en nombre. Je crains fort d'être coupé par sa cavalerie. Si je ne rentre pas ce soir à Rome, je ne pourrai plus y retourner."

"On pense que nous nous battons la nuit prochaine ou demain. Si, après un combat qui sera sûrement acharné, l'Autriche, l'Angleterre, même notre pauvre France, nations qui toutes ont promis au Saint-Père de le défendre, n'interviennent pas, je ne sais comment Rome pourra être sauvée. Néanmoins espérons toujours, en nous rappelant les paroles divines: "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle."

"Le dévouement venu, si Dieu ne m'a pas fait la grâce de mourir à Rome et s'il m'est donné de revoir la France, j'irai me faire tuer pour ma patrie; car je m'engagerai dans les zouaves d'Afrique, qui sont les premiers au feu. Alors on verra si j'ai tenu mon drapeau, et si un zouave pontifical a peur de la mort.

"Il est donc probable, chers parents, que nous ne nous reverrons plus. Je suis prêt; aujourd'hui à midi je me suis confessé pour la seconde fois. Je vous prie de me pardonner toutes les fautes dont je me suis rendu coupable envers vous. Priez pour moi.

"Dès que vous aurez reçu ma lettre, écrivez-moi; dites-moi longuement ce qui se passe dans notre pauvre France. Votre lettre ne me parviendra peut-être pas sans doute; mais si je la reçois, quel plaisir elle m'apportera!

"Embrassez pour moi mon frère et ma sœur, auxquels je ne peux songer sans verser des larmes. Serrez la main à celui que j'ai toujours regardé comme mon meilleur ami. Ne m'oubliez pas auprès des personnes qui me veulent du bien. Je pardonne de bon cœur à ceux qui m'ont fait du mal; car je veux que Dieu me pardonne aussi mes péchés.

"Adieu, chers parents; je vous embrasse du plus profond de mon cœur.

"Tout à vous,  
"GUSTAVE."

"P. S. Si vous ne recevez pas de lettre le 25 ou le 26, c'est que je serai mort ou blessé. Alors, recourez au R. P. de Gerlache pour avoir de mes nouvelles. Si je suis prisonnier, je ferai tout mon possible pour vous informer de ma position."

Le 19 septembre, l'armée italienne investissait Rome, et le 20, à cinq heures du matin, les feux combinés de trois divisions s'ouvrirent contre les remparts de la Ville éternelle. L'attaque la plus sérieuse, dirigée par Cadorna, prit pour objectif les environs de la porte Pia, où la faiblesse des fortifications facilitait l'œuvre des batteries piémontaises. Les zouaves étaient là, au poste le plus menacé, répondant vigoureusement avec leurs remingtons à l'artillerie ennemie.

A huit heures trois quarts, une partie du rempart situé entre la porte Pia et la porte Salaria, croula sous les boulets, et une brèche commença à se faire. Vers dix heures, la jugeant assez

large, Cadorna lança sur elle de fortes colonnes d'assaut. En les voyant venir, les zouaves se préparèrent à une résistance désespérée. "À genoux!" leur cria le lieutenant Garner: et tous à la fois regardèrent du Père de Gerlache une suprême absolution. Puis avec un irrésistible entraînement ils s'avancèrent sous une pluie de balles contre l'ennemi qui arrivait à la muraille. La 4<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon fut entre toutes admirable d'intrépidité: elle perdit là quinze hommes, tués ou blessés. Le caporal Lasserre fut une de ces victimes privilégiées: après s'être battu comme un lion, il tomba sur la brèche, le genou droit brisé. Son vêtement était criblé de balles: on le garde comme une chère et glorieuse relique au foyer paternel. Le généreux enfant demeura quelque temps étendu sur le rempart qu'il rougissait de son sang. Quand, bientôt après, le drapeau blanc arboré sur la brèche fit cesser le feu, ses camarades accoururent le relever et le porter en lieu sûr.

"Le courage qu'il avait montré dans le combat, écrit le sergent Langlois, ne se démentit pas après sa blessure. Comme on l'emportait à l'ambulance, il me dit en me serrant la main: "Moi, je suis heureux, puisque j'ai versé mon sang pour le Saint-Père. Mais vous, pourquoi ne vous a-t-on pas laissé continuer la lutte?" La noblesse de son cœur se dévoile dans cette parole. Le généreux garçon méritait bien de recevoir la récompense à laquelle nous aspirons tous, une glorieuse blessure reçue en combattant pour la sainte Église.

"Je le revis le lendemain à l'hôpital du Saint-Esprit; je le trouvai calme, parfaitement résigné. Notre départ l'affligeait beaucoup; mais il se faisait une grande joie d'aller bientôt rejoindre ses parents.

Dans les premiers jours en effet, Gustave espéra guérir, revoir les siens, puis mettre de nouveau son bras au service du Pape ou au service de la France. Mais le 4 octobre une terrible fièvre inflammatoire se déclara; en quelques heures l'état du malade devint extrêmement grave et sa fin apparut prochaine. L'annuaire de l'hôpital vint alors lui proposer les derniers sacrements. A l'âge qu'il lui fallait s'être préparé la vie et renoncer à se dévouer encore à tant de chères causes, ce jeune homme, si plein de sève généreuse, ne put retenir quelques larmes. Mais bientôt, la foi dominant la nature, son visage reprit son air de sérénité habituelle, et avec un accent de joie il offrit à Dieu le sacrifice de sa vie pour le triomphe de l'Église. Il se confessa, re-

cut le saint viatique et l'extrême-onction, en montrant les sentiments d'une ardente piété. Il recommanda ensuite qu'on remit à ses parents ceux de ses habits qui n'avaient pas été perdus, parla de Pie IX et nomma sa mère avec effusion. "Il vaut mieux, disait-il, qu'elle ne soit pas ici: sa peine serait trop grande de me voir en cette extrémité." Le lendemain, ayant son chapelot enroulé autour de son bras, il roulit son âme à Dieu, assiste jusqu'au bout par Mgr de Boscardon et par Mme Laura Kanzier, dont les lettres nous ont fourni tous ces édifiants détails. "Les derniers moments de votre fils, disait en terminant Mme Kanzier à la pauvre mère, ont été doux et tranquilles comme ceux du juste qui s'endort." De son côté la Sœur Lequette, supérieure des filles de la Charité qui desservait l'hôpital, envoyait à Mme Lasserre ces mots de vaillante espérance: "Madame, jouissez-vous d'avoir donné au ciel un martyr."

Grâce aux démarches et à l'incomparable dévouement de Mgr de Boscardon, les restes mortels du glorieux enfant furent, malgré les difficultés du temps, ramenés en France et rendus aux malheureux parents, qui du moins remercièrent Dieu de cette dernière consolation. Accompagnés de Rome jusqu'à Toulouse par M. Goyis-Joussot, un admirable serviteur de la sainte Église, ils arrivèrent à Saint-Sardos dans les derniers jours de novembre. Toute la population du village et de nombreux amis accourus de toutes parts, parmi lesquels d'anciens maîtres de Sainte-Marie, se pressèrent autour d'eux pendant les funérailles, et la garde nationale en armes leur fit un cortège d'honneur.

Parmi les objets de Gustave qui furent renvoyés de Rome à la famille, se trouvaient deux chapelots. Mme Lasserre nous écrit à leur sujet: "Un mois après sa naissance, j'avais porté Gustave dans la chapelle du Rosaire et j'avais consacré à la sainte Vierge, demandant pour lui la vocation de servir l'Église. Marie ne m'a-t-elle pas exaucée, sans doute autrement que je ne le pensais, en la sainte de lui un soldat et un martyr de la Papauté? Et le retour de ces deux chapelots, tant de fois gagnés par ses mains, n'est-ce pas la preuve que la Bine du ciel avait agréé l'offrande présentée vingt-cinq ans auparavant dans la chapelle du Rosaire?" N'était-ce pas aussi, ajoutons-nous, une providentielle indication qu'après avoir, selon le vœu maternel, sauvagardé sur la terre la piété et l'innocence de Gustave, la sainte Vierge lui avait obtenu une double couronne dans le ciel?

## Petite année Ecclésiastique

PAR

M. l'abbé Ant. Ricard.

2 volumes in-12..... Prix franco \$1.25 cts.

## EXAMENS PARTICULIERS

SUR DIVERS SUJETS

PROPRÉS

AUX ECCLESIASTIQUES

Et à toutes les personnes qui veulent avancer dans la perfection.

PAR

M. TRONSON, P. S. S.

1 volume in-12..... Prix franco 0 cts.

## MEDITATIONS A L'USAGE DU CLERGE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

TIRÉES DES ÉVANGILES DES DIMANCHES

PAR

Mgr Ange Antoine Scotti.

4 volumes in-12..... Prix franco \$2.00.

## Le Bréviaire médité

PAR

M. l'abbé J. B. Martin.

1 volume in-18..... Prix franco 25 cts.